

Après avoir laissé vagabonder sa fertile imagination, elle retom-
bait dans son existence prosaïque et insupportable.

Elle se leva brusquement.

—Jamais, prononça-t-elle, jamais je ne me résignerai à vivre
ainsi.

Elle eut une crispation violente.

Tout ce que désirait Mariana, Hélène l'avait. C'était en vain
que Mme Vernier avait cru ruiner les Kerlor en anéantissant la lettre
de Ronan-Guinec.

La perte d'argent avait été énorme, mais les tourelles en poivrière
du château de Kerlor étaient à leur place.

Mariana trouverait une autre vengeance ; cela ne tarderait pas ;
elle en avait la conviction.

En attendant que ces projets se réalisassent, Hélène de Kerlor
vivait heureuse entre son mari et son enfant, pendant que son enne-
mie était consumée par l'ennui.

La bonne entra.

—Mme Crépin, annonça-t-elle.

Mariana donna l'ordre d'introduire la visiteuse.

Mme Crépin, née Pélagie Bassinot, était une personne dont on
pouvait difficilement fixer l'âge. Elle n'avait peut-être pas dépassé
quarante-cinq ans.

C'était la femme de charge de la jeune comtesse de Kerlor, ainsi
que nous l'avons appris à nos lecteurs.

L'on sait aussi que Pélagie, veuve Crépin, était entrée à Kerlor
grâce à Mariana, qui avait voulu être agréable à une parente de Mo-
nique Aubierge, la créature éthérée et suave chargée de l'éducation de
Mlle Yolande de Guidelvinec.

Pélagie n'avait pas l'aspect anguleux de Monique ; mais, au mo-
ral, elles se ressemblaient à s'y méprendre.

Toutefois, Pélagie n'avait pas eu le vocation qui fait les vierges
et les vestales ; elle avait épousé Isidore Crépin, greffier de la justice
de paix de Fonesnant. Le mariage n'avait guère réussi à cet humble
fonctionnaire, car il en était mort assez rapidement.

—Bonjour, Mme Crépin ! s'écria Mariana, avec une grande affec-
tation de sympathie. Comment allez-vous ? . . . Vous êtes bien ai-
mable d'être venue me dire bonjour.

Pélagie répondit en se confondant en remerciements pour l'ac-
cueil que voulait bien lui faire Mme Vernier.

Sa santé laissait un peu à désirer. Elle était très occupée chez M.
le comte de Kerlor ; elle avait une grande responsabilité ; d'ailleurs,
Mme Vernier savait tout cela, puisqu'elle était de la famille.

Mariana continua :

—Vous avez pu néanmoins vous absenter, et vous en avez profité
pour me rendre visite ; c'est bien aimable de votre part.

Mme Crépin répliqua, de cette voix blanche et éteinte particu-
lière aux dévotes soucieuses de ne pas troubler le recueillement du
temple :

—Je suis si heureuse quand j'ai le plaisir de m'entretenir avec
vous.

Mme Vernier parut flattée et eut un sourire des plus encoura-
geants.

Elle demanda encore :

—Comment va Prosper, votre cher neveu ?

—Très bien, Mme Vernier, il fait son service militaire à Soissons.
L'aumônier l'a pris sous sa protection . . . J'en suis heureuse, car je
ne suis plus à même de veiller sur lui.

—Il reviendra ?

—Dans un an . . .

—Nous lui trouverons une bonne place.

—Il le mérite bien, madame . . . C'est un jeune homme qui sera
la consolation de ma vieillesse.

—Il vous doit beaucoup.

—Je ne fais que mon devoir . . . Pourvu que je puisse aider le
cher enfant jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin de moi.

—Vous resterez chez mon cousin de Kerlor tant que vous vou-
drez.

Pélagie ne répondit que par un "hum !" qui sembla à Mariana
gros de sous-entendus.

Elle regarda la veuve Crépin, qui parut un peu embarrassée.

—Je ne me porte pas très bien, fit-elle . . . Je vous l'ai dit déjà.
Et puis, je crains que les conditions que me sont faites, surtout depuis
la naissance du petit Jean de Kerlor, ne deviennent . . . comment
dirai-je ? . . . peut-être inadmissibles.

Mme Vernier se récria :

—Par exemple ! . . . Est-ce qu'on aurait cessé de vous montrer
les égards qui vous sont dus ?

Pélagie, femme de Crépin, ne parut pas entendre cette question ;
sa physionomie prit une expression sérapique ; elle leva les yeux
au ciel et poursuivit de sa voix dolente :

—Je retournerais sans doute à Brest.

—Vous n'y pensez pas, reprit vivement Mariana.

—A moins, rectifia Pélagie, avec un accent intraduisible, que
vous n'avez besoin de mes petits services.

Mme Vernier ne pouvait comprendre que l'on songeât à retourner
en Bretagne quand on avait vu Paris.

Son mari avait déjà fait allusion à un séjour possible à Kernéis,
quand la belle saison serait revenue. Mariana avait voulu couper
court tout de suite à ces velléités de pastorale qu'elle traitait en elle-
même de niaiseries.

Il lui fallait le bruit, l'éclat, le mouvement parisien. Elle y avait
goûté enfin à force de volonté : elle n'y renoncerait pas facilement.

A aucun prix elle ne voulait se trouver de nouveau en contact
avec ces paysans frustes, esclaves de leurs préjugés et de leurs super-
stitutions ridicules.

Mme Paul Vernier se persuadait déjà qu'elle était foncièrement
Parisienne.

Elle expliqua à peu près tout cela à la femme de charge, qui
écoutait avec un petit sourire discret.

—Vous êtes jeune, Mme Vernier, répondit-elle ! votre aristocra-
tique beauté vous permet d'espérer tous les succès ; quand vous le



M. Silverstein ! dit-elle en s'inclinant. — Page 798, col. 1

voudrez vous serez la reine de tous leurs salons à ces gens du monde
si fiers ; mais moi, si chétive et si humble, je me sens dépaysée au
milieu de cette société si brillante.

Ce fut Mariana qui sourit à son tour.

Cet encens grossier lui montait à la tête. En effet, elle était déjà
éblouie par la vie de Paris. Dans son imagination ardente se heur-
taient les ambitions folles, les désirs insensés, qui lui permettraient
de satisfaire ses goûts luxueux.

Son orgueil démesuré l'empêchait de voir les obstacles qui s'op-
posaient à la réalisation de ces splendides rêves, et d'ailleurs, n'était-
elle pas disposée à tout braver pour atteindre son but ?

La femme Crépin excellait dans l'art de la basse flatterie. Elle
savait fort bien ce que cela rapporte dans l'existence.

Mariana, qui en réalité était pauvre, ne voulait pas qu'on le
soupçonnât.

Pélagie ne quittait jamais la maison de la rue Cassini sans em-
porter quelque présent : un chapeau, un mantelet, une jupe.

Quand le cadeau sortait de l'ordre somptuaire, il rentrait dans
celui de la gourmandise. Mme Vernier, sachant le faible de la femme
de charge pour les liqueurs fines, l'obligeait à accepter un flacon éti-
queté.

Mariana disait à tout propos :

—Mon mari gagne beaucoup d'argent.

Elle laissait sous-entendre que les relations de Paul Vernier avec